Le Père Pierre Dupin

M. M. 607, 2e catalogue, N. 749 =

Pierre Dupin, de Beaune, entré à Lyon en 1656.

Listes des assemblées =

1666 N. D. de Grâces en Forez Oct.

Simon Louis Dupin

Prêtre de l'Oratoire

Entré = 1672

Né à Limoges (Hte Vienne) le 1647

Mort à Riom (Puy de Dôme), le 2 février 1692

Notes bio-bibliographiques

E. Bonnardet
pr. de l'Oratoire

Voir : <u>Bicaïs</u> : T. II. p. 107

<u>Cloyseault</u> : Ménologe, p 213

Vies : III, 181 notice et 291

MM. 610 , **page** 146 , **N°** 736

Le Conf. Simon Dupin, laïc

Né à Limoges, 20 ans

Fils de feu Simon Dupin, élu et Catherine Langourée

Humanités et philo un peu légèrement

Entré à Paris le , vêtu le 1 Dimanche oct 1672

Pension : 200 ## et ses habits

LE PÈRE

LOUIS DUPIN

(1647-1692)

SOMMAIRE. — Sa vocation à l'Oratoire. — Son institution. — Il étudie en théologie. — Son amour pour la prière. — Sa douceur. — Sa charité envers les pauvres et les prisonniers. — Ses austérités. — Son humilité. — Sa dernière maladie. — Sa mort.

La congrégation de l'Oratoire est redevable au P. Jean Lejeune, fameux missionnaire dont nous avons parlé [1], de plusieurs excellents sujets qui lui ont rendu de grands services, dont quelques-uns sont déjà morts, et les autres vivent encore.

Le P. Louis Dupin est du nombre des premiers. Il était de Limoges, d'une des plus considérables familles de la ville. Il entra dans l'Oratoire l'année que le P. Lejeune mourut [2]; car, étant allé le jour de ses funérailles dans l'église de l'Oratoire pour lui jeter de l'eau bénite, après s'être mis à genoux aux pieds de son cercueil pour prier Dieu pour le repos de son âme, il se sentit tout d'un coup intérieurement inspiré de se recommander à ses prières et de demander à Dieu, par ses mérites et par son intercession, la grâce de connaître sa vocation et les desseins de la Providence sur son âme; et, dans le même moment, il se trouva touché d'une inspiration pressante

[1] Tome II, p. 81.
[2] En 1672.

d'entrer dans l'Oratoire ; il écouta cette voix, qu'il crut venir du ciel, et, après plusieurs prières, jeûnes, confessions et communions, il y fut reçu.

Il était d'un naturel doux, humble, dévot, patient et charitable. Le bonheur qu'il avait eu d'être élevé avec grand soin par ses parents, éloigné de tous les divertissements et de tous les dangers du siècle, l'avait préservé de cette corruption générale, dont il y a maintenant très peu de jeunes gens qui soient exempts ; et, s'il est permis de pénétrer un secret que Dieu seul connaît, il avait toutes les apparences d'avoir conservé l'innocence de son baptême.

L'année de son institution fut pour lui une source de grâces, de mérites et de bénédictions. Comme il y apporta des dispositions très saintes, une âme et une volonté bien épurées, il en rapporta aussi des avantages spirituels extraordinaires. Il y fut un exemple de ferveur, de piété, d'obéissance et de mortification. Son directeur fut obligé plusieurs fois de régler ses austérités et de lui prescrire les jours de jeûne, de discipline et de cilice. Car, quelque saintes et innocentes qu'eussent été les premières années de sa jeunesse, il avait un si grand amour pour la pénitence qu'il se serait épuisé et aurait consommé en très peu de temps son sacrifice, si l'obéissance n'avait mis des bornes à l'ardeur de son zèle. Il était d'une si grande soumission à ses supérieurs, qu'on aurait dit qu'il était né sans volonté. Toujours occupé de la présence de Dieu, toute sa vie était une oraison continuelle.

Il ne sortit de l'institution que pour aller étudier en théologie ; cette divine science eut pour lui des charmes que tout le monde n'y trouve pas. Il s'y appliqua par esprit de piété, et non de curiosité ; la fin de son travail ne fut point de devenir plus savant, mais d'être plus humble et plus pieux. Chaque question était pour

lui un nouveau sujet de méditation et d'oraison. Il adorait en silence ce qu'il ne comprenait pas, et, bien loin que les difficultés les plus obscures le rebutassent, elles ne servaient, au contraire, qu'à lui faire redoubler ses prières et son étude.

Après son cours de théologie, le P. Dupin enseigna pendant quelques années les humanités[1] avant que de recevoir les ordres sacrés. Il avait un si profond respect pour le sacerdoce que, quoiqu'il brûlât d'amour pour Jésus-Christ dans l'Eucharistie et que souvent il parût tout extasié après l'avoir reçu à la sainte communion, il eut pourtant une peine très grande de se soumettre à la volonté de son supérieur lorsqu'il l'avertit de s'approcher des ordres. Il s'y prépara néanmoins par une retraite de plusieurs jours, qu'il accompagna de pénitences et d'austérités extraordinaires. Il était d'une complexion fort délicate et d'un tempérament peu robuste. Cependant il passa la plus grande partie des nuits en oraison et autant qu'il put devant le saint Sacrement, et ne coucha pendant tout ce temps que sur la dure, ayant ôté son matelas et mis des ais sous ses draps. Il ne quitta point son cilice, depuis qu'il eut été ordonné prêtre[2], que plusieurs jours après qu'il eut dit sa première messe. Depuis qu'il fut prêtre il parut changé en un autre homme, et cette souveraine dignité, pour laquelle les anges mêmes ont du respect, ne servit qu'à le rendre plus humble et plus charitable envers tout le monde. Il disait la sainte messe avec une dévotion qui en inspirait aux autres. Il était à la vérité un peu long, mais cela ne provenait que de l'attention avec laquelle il faisait toutes les cérémonies, et de l'application intérieure qu'il avait au sacri-

[1] A Juilly, à Provins, à Boulogne. (*Arch. nat.*, MM 582.)

[2] Il reçut le sacerdoce à Boulogne en avril 1677. (MM 582).

fice. Il se confessait très souvent, et toujours avec d'aussi grands sentiments de piété et de componction que s'il avait été le plus grand pécheur du monde.

Il avait un attrait tout particulier pour la prière, et, comme si les jours avaient été trop courts pour y vaquer, il y employait encore une bonne partie des nuits ; il se levait ordinairement avant quatre heures du matin, même dans le temps des plus grandes rigueurs de l'hiver, et, lorsque le reste de la communauté s'assemblait pour la méditation, il y avait déjà longtemps que ce bon prêtre l'avait commencée. Le feu d'amour divin qui s'allumait dans son cœur le rendait insensible au froid le plus rigoureux ; car, pendant ce temps précieux, il ne se couvrait jamais la tête ; toujours à genoux, il était si pénétré des vérités divines qu'il méditait, ou de la présence de Dieu, qu'il paraissait immobile.

La plus grande partie du jour il était devant le saint Sacrement, et, si les nécessités de la vie ou les œuvres de charité ne l'en avaient retiré, il n'en serait jamais sorti ; on l'y a surpris plusieurs fois la nuit la face prosternée contre terre, pleurant, gémissant et arrosant le pavé de ses larmes. Si les supérieurs le lui avaient permis, il n'aurait point eu d'autre lit que le marchepied de l'autel, ni d'autre occupation que la prière.

Les grandes douceurs qu'il goûtait intérieurement à s'entretenir avec Dieu lui rendaient tout autre entretien ennuyeux. Les nouvelles du monde lui étaient insupportables, et c'était pour lui un cruel supplice que d'entendre parler des gazettes ; il parlait peu, et son grand silence n'était point l'effet de son tempérament, mais de son occupation continuelle avec Dieu. Il ne rendait aussi jamais aucune visite, afin de rompre tout commerce avec le monde et d'être plus libre pour vaquer à la prière. « *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo,* disait-il avec

« saint Paul [1]. Il ne suffit pas que le monde soit mort pour « moi, il faut aussi que je sois mort pour le monde. »

Cette dévotion extraordinaire ne rendait point le P. Dupin farouche dans la communauté. Nul travers en lui, rien de plus doux et de plus affable dans les conversations, caressant tout le monde, ne faisant jamais peine à personne, prenant en bonne part tout ce qu'on disait, et ne témoignant jamais ni ennui ni chagrin de quoi que ce soit. Il était ennemi des disputes, et son plus grand plaisir était de prévenir tout le monde en honneur et en civilité. Il n'était point attaché à son sens ni opiniâtre en ses sentiments, et quand il avait commencé à dire quelque chose, si peu qu'on y répliquât, il se rendait toujours de l'avis de celui qui lui parlait, pourvu que la vérité ou la charité n'y fussent point offensées.

Son cœur était si rempli d'amour pour le prochain, surtout pour les pauvres honteux, les malades et les prisonniers, que son esprit n'était occupé qu'à trouver des moyens pour les soulager ; il se refusait non seulement toutes sortes de divertissements et de commodités, qu'il aurait pu très légitimement s'accorder, mais encore les choses les plus nécessaires à la vie, pour avoir de quoi les assister. Pour ce sujet, il ne portait le plus souvent que de vieux habits fort usés. Mais plus il était avare pour lui, plus il était libéral envers eux. Il avait cinq ou six cents livres de pension de son patrimoine, qu'il leur distribuait entièrement. Il leur donnait à mains ouvertes, et toujours au delà de leurs espérances. Quand il était à table, il se privait de la plus grande partie de ce qu'on lui donnait pour le leur épargner, et, après les repas, il avait encore soin d'aller à la cuisine pour amasser tous les restes, afin de les leur distribuer.

[1] Aux Galates, VI, 14.

Il ne rendait de visites qu'aux pauvres et aux malades qui n'étaient pas de condition ; car, pour les personnes de qualité, il disait qu'il y avait assez de monde qui en prenaient soin. Il accompagnait ordinairement ses aumônes corporelles de la spirituelle, et, quand même il n'aurait pas dit un mot, sa modestie, son humilité et sa charité inspiraient toujours des sentiments de dévotion aux pauvres qu'il visitait.

Sa charité s'étendit encore beaucoup plus sur les prisonniers, qui, le plus souvent, ne sont pas moins chargés de crimes que de dettes. Il remarqua que la fainéantise était la cause de beaucoup des péchés qu'ils commettaient, et qu'ils avaient besoin d'être occupés pendant la journée pour ne pas employer tout leur temps à jouer, ou à voir jouer, ou à boire, comme il arrive le plus souvent dans les prisons, quand on n'a pas soin d'y apporter de l'ordre. Il établit que tous les matins et tous les soirs on y fît la prière en commun, et que pendant le jour on y eût une demi-heure de lecture spirituelle. Il acheta de ses deniers des livres qu'il leur donna. Tous les dimanches et fêtes on y récitait l'office de Notre-Dame, et, sur les trois heures, on y chantait les vêpres avec les litanies de la sainte Vierge. Il avait soin de les confesser souvent, et il ne les admettait à la participation des sacrés mystères qu'après s'être assuré, par de bonnes épreuves, de la sincérité de leur conversion. Moins ils avaient à travailler pendant la journée, plus il leur donnait de prières à réciter. Enfin il sut si bien les régler qu'on les aurait pris pour un couvent de religieux les plus réformés [1].

Toute sa vie il avait eu un amour singulier pour la pénitence ; mais, depuis qu'il fut prêtre et confesseur, il

[1] C'est sans doute à Boulogne, qui fut sa plus longue résidence, que le P. Dupin se dévoua ainsi aux prisonniers.

l'augmenta encore de beaucoup. Persuadé que tous les prêtres sont des victimes publiques chargés des péchés des peuples, il crut qu'en cette qualité il avait une étroite obligation de les effacer par des mortifications et des austérités extraordinaires. Il prenait souvent la discipline, et, après sa mort, on lui trouva deux cilices déjà usés, dont il se servait alternativement. Pendant les rigueurs de l'hiver, il se chauffait fort peu, et, quoiqu'il fût délicat et infirme, il ne voulut jamais avoir une chambre à feu. S'il rencontrait un pauvre mal vêtu, il ne faisait point de difficulté d'aller en sa chambre ôter sa chemisette pour la lui donner, et ensuite il demeurait plusieurs jours de la sorte, jusqu'à ce qu'on s'en fût aperçu et qu'on lui en eût fait faire une autre.

Il était si humble qu'il ne pouvait souffrir qu'on lui rendît le moindre honneur. Il se regardait comme le dernier de tous les hommes et comme le plus grand pécheur qui fût sur la terre. Il ne méprisait que lui seul ; mais il le faisait jusqu'à un point qu'il s'étonnait qu'on le souffrît dans la Congrégation. Tous les hommes lui étaient supérieurs, et il n'y en avait point à qui il ne fût prêt d'obéir. Jamais on ne lui a entendu dire un seul mot à sa louange ni à celle de ses parents. Il en a eu et il en a encore qui remplissent les premières charges du présidial de Limoges; mais, bien loin d'en tirer avantage, à le voir et à l'entendre parler on l'aurait pris pour une personne de très basse condition.

Il fut attaqué d'une fièvre continue, qui, jointe à une fluxion sur la poitrine, le réduisit bientôt au tombeau. Le peu de jours qu'il eut à s'y préparer, fut tout employé à faire une confession générale et à recevoir les derniers sacrements. Sa mort fut semblable à sa vie, et jusqu'au dernier soupir on le vit toujours uni à Dieu; il parlait de l'abondance de son cœur, et, de temps en

temps, il récitait de certains versets des psaumes qui faisaient assez connaître les dispositions saintes dont son âme était pénétrée; enfin, après une vie de quarante-cinq ans, dont il en avait passé pour le moins vingt-cinq dans la Congrégation, il mourut à Riom[1], le 2 février 1692.

Le bruit de sa mort s'étant répandu dans la ville et aux environs, il y vint un si grand concours de peuple pour le voir qu'on eut peine à garder son corps depuis qu'il fut exposé. Tout le monde se jetait dessus pour lui faire toucher des linges, des chapelets, des heures; plusieurs personnes de communautés religieuses demandèrent quelque chose qui eût été à son usage pour le conserver comme une relique. On ne put se dispenser de distribuer ses livres de piété, ses bréviaires et ses chapelets à des personnes de distinction et de mérite qui les demandèrent avec empressement. L'heure des obsèques étant arrivée, les RR. Pères chanoines réguliers de Sainte-Geneviève vinrent, selon la coutume, l'enterrer avec la communauté de l'Oratoire. On fit la cérémonie avec peine, à cause de la grande affluence de peuple qui s'y trouva. Chacun le réclamait comme un saint, et plusieurs, au lieu de le prier, se sentirent inspirés de le prier d'intercéder pour eux.

Ce serait maintenant le lieu, selon l'usage ordinaire, de rapporter ses miracles; mais le plus grand de tous les miracles est une vie sainte. On dit d'un vieux cardinal, qu'assistant un jour à un consistoire où on lisait les procès-verbaux qu'on avait dressés par ordre du pape pour la canonisation d'un saint, il s'endormit pendant qu'on rapportait toutes les guérisons miraculeuses qu'on

[1] Où il était depuis 1686, après avoir passé quelques années à Amiens en quittant Boulogne.

prétendait qu'il avait faites ; mais que, lorsqu'on vînt à lire un affront très sensible qu'il avait reçu en pleine rue, non seulement sans en témoigner la moindre émotion, mais, au contraire, avec une patience et une joie qui charma tous ceux qui en furent témoins, il s'éveilla et dit tout haut : « Voilà un véritable miracle ; marquez « celui-là. » Témoignant par ces paroles que les vertus des saints sont leurs plus grands miracles, et les preuves les plus éclatantes de leur sainteté. Nous avons déjà assez fait voir que la vie du P. Louis Dupin a été toute employée en bonnes œuvres et en pratiques de vertu ; nous ajouterons seulement une action de charité qui ne sera pas une petite preuve de la sainteté de ce bon Père.

Il mena un jour avec lui un autre Père de l'Oratoire, de ses amis, dans un village, pour y voir les pauvres et les malades. Après en avoir visité plusieurs, auxquels il fit de grosses aumônes, qu'il accompagna d'instructions saintes proportionnées à leur état et à leur capacité, il assembla tous les enfants et leur fit le catéchisme avec une ferveur merveilleuse. On vint dans ce temps l'avertir qu'il y avait un pauvre étranger qui était fort malade dans une étable ; ils y allèrent tous deux et le trouvèrent presque nu, couché sur un peu de paille et de fumier, abandonné de tout le monde et sans aucun secours ; il avait le corps presque pourri, tout couvert d'ulcères et de plaies, dont il sortait une quantité effroyable de vers, et une puanteur si horrible qu'il était impossible d'en approcher. Le Père qui l'accompagnait n'eut pas plus tôt mis le pied dans cette étable que le cœur lui manqua. Alors le P. Dupin se tourna de son côté et lui dit : « Hé « quoi ! vous perdez courage ? Ne voyez-vous pas qu'il « y a ici beaucoup à gagner ? Allons, venez avec moi ; je « veux que nous pansions ensemble les plaies de ce « pauvre homme. » Ce Père fit quelques efforts pour se

surmonter; mais la puanteur de ce lieu était si excessive que jamais il ne put y résister. C'est pourquoi il s'en excusa le mieux qu'il put. Le P. Dupin ne le pressa pas davantage. Il entra seul dans cette étable; il s'approcha de ce pauvre malade, lui parla pendant longtemps pour le disposer à se confesser. Ensuite il le pansa, lui essuya toutes ses plaies avec son mouchoir et d'autres linges, le tourna plusieurs fois pour lui rendre tous ces services, et à la fin le confessa avec une patience admirable. Bien loin de témoigner la moindre répugnance pour une action si héroïque et si dégoûtante, il ne parut jamais plus joyeux; il croyait avoir fait une grande conquête et avoir trouvé un précieux trésor. Il recommanda à ce Père qui l'accompagnait de n'en rien dire à personne. Quand il fut de retour à la maison, il ne mangea presque rien pendant tout le repas, et il mit adroitement dans sa serviette ce qu'on lui avait servi, et l'alla porter à ce pauvre avec quelques confitures qu'il envoya acheter. Le Père qui fut témoin de cette bonne œuvre est encore vivant, et il dépose que ce n'est pas la seule action de cette nature qu'il a faite; qu'il lui en a vu pratiquer plusieurs autres qui ne sont pas moins admirables, et qu'il ne rapporte celle-ci, entre toutes les autres, que pour s'humilier de sa lâcheté et de son peu de courage à imiter ce bon prêtre.

Le Père Louis Dupin (Louis Simon)

Adry = Bibliothèque des Ecrivains de l'Oratoire = (Bibl. Nle fonds fr. 25.682) T. II. p 141 verso =

Voyez sa vie dans les Mss. de l'Institution (Et c'est tout)

Cloyseault : Ménologe p 213-214 =

Le Père Louis Dupin était de la ville de Limoges. Il entra dans l'Oratoire l'année que le P. Lejeune mourut. Etant allé le jour de ses funérailles dans l'église de l'Oratoire pour lui jeter de l'eau bénite, après s'être mis à genoux au pied de son cercueil pour prier Dieu pour le repos de son âme, il se sentit tout d'un coup intérieurement inspiré de se recommander à ses prières et de demander à Dieu par ses mérites et son intercession la grâce de connaître sa vocation et les desseins de Dieu sur son âme. Dans le même moment, il se trouva touché d'une inspiration pressante d'entrer dans l'Oratoire. Il écouta cette voix qu'il crut venir du ciel et après plusieurs prières, jeunes, confessions et communions, il y fut reçu.

L'année de son Institution fut pour lui une source de grâces, de mérites et de bénédictions. Comme il y apporta des dispositions très saintes, une âme et une volonté bien épurées, il en remporta aussi des avantages spirituels extraordinaires. Il y fut un exemple de ferveur, de piété, d'obéissance et de mortification. Il était d'un naturel doux, humble, dévôt, patient et charitable.

Depuis ce temps, toute sa vie s'est passée en oeuvres de charité pour les pauvres, les malades et les prisonniers. L'histoire de sa vie en est un récit continuel.

Il mourut à Riom le 2 février 1692, âgé de 45 ans dont il en avait passé pour le moins 25 dans la Congrégation.

M.M. 607, 3e catalogue, N. 1100 =

Simon Louis Dupin, de Limoges, entré à Paris en 1672, prêtre, mort en 1692

Listes des assemblées =

1681 Dieppe act.
1684 Vendôme
1687 Riom
1690 "

Registres du conseil M.M. 582, 97, 9 avril 1676, de Juilly à Provins y enseigner la 4e
106, 10 oct. 1676, de Provins à Boulogne " "
110, 4 X 1676, sous diacre
114, 2 avril 1677, diacre
17 oct. 1677, de Boulogne à Amiens résider
X 1677, prêtrise
18 oct 1686, ira à Riom, logicien

T.S.V.P.